

**Le général Michel ORDENER,  
Comte de l'empire, Sénateur  
par M. Lucien HENRION, membre titulaire**

---

L'Hôpital n'est pas la moindre des cités de Moselle, malgré les propos introductifs suivants de l'ouvrage de Henri Lot, consacré en 1910 aux deux généraux Ordener (le père et le fils).

« L'Hôpital est un petit village de la Lorraine, de chétive apparence, bâti de briques et de sable, posté comme une sentinelle, sur une éminence à quatre kilomètres de Saint-Avold, à deux pas de la frontière prussienne. Le pays est pauvre et ne vit guère que de quelques moulins qu'entretient un maigre cours d'eau. Depuis bientôt deux siècles, le cœur y est français. La seule langue qu'on y entende, ailleurs qu'à l'école, est encore celle que parlaient les soldats de Charles IV (de Lorraine), un mauvais allemand ».

Autour d'un hôpital, réalisé par les cisterciens de Villers-Bettlach, le village prend au fur et à mesure forme.

Au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, il comprend 380 habitants, se partageant entre le duché de Lorraine et le comté de Nassau-Sarrebrück. La rue principale forme frontière, l'église se situant du côté allemand. L'ensemble devient Français en 1766, en même temps que le duché de Lorraine à la mort de Stanislas, dernier duc de Lorraine.

C'est en cet endroit, en la partie française, que naît le 2 septembre 1755, Michel Ortner, de Jean Schabot, vraisemblablement en l'ancestral moulin familial, en fait une scierie, fondé par l'ancêtre.

Celui-ci, selon la tradition orale familiale, d'origine suédoise, illustre fruit d'une liaison entre Gustave Adolphe de Suède et une comtesse autrichienne, se refugia en Hongrie, puis en Allemagne, pour trouver, après le traité de Ryswick (1697) son point de chute en terre lorraine, plus précisément à l'Hôpital.

Les registres paroissiaux de cette bourgade signalent en 1697, une Madeleine Ordener. La même année se marie un Jean, fils de feu Nicolas et de Cunegonde, épouse en deuxième noce de Michel Dubois.

Ce Jean prend pour épouse Anne-Marie Hase de Hombourg-Haut. Il a trois frères : Christian, Paul et André.

Le couple Jean Ordener – Anne-Marie Hase a cinq enfants, dont un Jean Gaspard, qui voit le jour en 1707.

## LE GÉNÉRAL ORDENER

André ci-dessus et son épouse Anne-Marie Blaise ont également plusieurs enfants, dont un Jean Georges, né en 1710.

De l'union de Christian précité et de Marguerite Goldité, encore un Jean, qui s'inscrit en 1710.

Comme le père de Michel se prénomme Jean, un de ces trois Jean doit être l'auteur des jours de notre héros.

Ce Jean épouse, après un premier veuvage, Eva Schabot, le 10 janvier 1747.

De cette union naissent :

Jean-Charles en 1750, Nicolas en 1752 et Michel en 1755, ainsi que deux filles, l'une d'elle fut la mère du capitaine Martinel, du 1<sup>er</sup> Cuirassiers, qui eut son heure de gloire à Paris, au Champ de Mars, en 1832, sous le règne de Louis-Philippe, en canalisant une foule de femmes, de vieillards et d'enfants, menacés d'écrasement.

Par sa force et son admirable courage, il en mit de nombreux à l'abri d'une hystérie déchainée.

Le ménage Ordener-Schabot habite d'abord à l'Hôpital, puis s'installe sur un moulin à Altviller, localité à l'est de Saint-Avold ; mais Michel vient au monde à L'Hôpital.

Son acte de naissance révèle sa qualité de fils légitime. Ses parrain et marraine sont Michel Ritter et Barbe Ordener. Le document ne porte pas la signature du père.

La mention « L'Hôpital - Lorraine » fait accréditer l'hypothèse de la naissance en terre lorraine.

Cette idée est confirmée par la rédaction de l'acte en français.

Dans la mesure où L'Hôpital est annexe de la paroisse de Saint-Avold, Michel a toujours été considéré comme étant né en cette ville. Tout au long de sa carrière, les documents officiels mentionnent cette cité comme son lieu de naissance, comme d'ailleurs encore de nos jours le Petit Larousse.

A noter que le nom s'orthographie alors « Ortner ». Nous verrons de quelle manière il se transformera ultérieurement en « Ordener ».

Les enfants s'emploient à apporter leur concours aux parents en s'occupant de travaux champêtres et en contribuant à la subsistance de la famille.

A 17 ans, Michel s'oriente vers la carrière des armes, en s'engageant à Metz le 1<sup>er</sup> janvier 1773 au régiment Dragons-Condé. Il est cavalier ; il le restera.

Les raisons de ce choix ne sont pas connues : peut-être la dure vie campagnarde ou le goût de l'aventure. Il gravit les bas grades. Il est adjudant en 1787, en un régiment de cavalerie, en garnison alors à Huningue, dans le Haut-Rhin, où il prend pour épouse, Anne-Marie Walter, qui lui donne, en cette localité, Michel, qui suivra les traces militaires de son père.

## LE GÉNÉRAL ORDENER

La Révolution avec le départ des nobles, puis Napoléon, permettent aux braves de se hisser, au regard de leur vaillance, aux plus hauts grades. Dès le 25 janvier 1792, il est sous-lieutenant au 10<sup>e</sup> régiment de Chasseurs, dans le cadre de l'Armée du Rhin, commandée par Kellermann.

Bousculée, après la perte de Longwy et Verdun, l'armée française se reprend à Valmy le 20 septembre. Ordener en est.

Cette victoire sur la Prusse et l'Autriche est le prélude de la résurrection d'une France exsangue au point que Goethe, du côté allemand, écrit : « Ce jour commence un nouvel épisode du monde ».

Ordener, en son unité, dont ce fut le baptême du feu, entreprend l'exploitation de ce succès. Il se met en évidence et prend sa pleine mesure en mettant hors de combat des avant-postes ennemis avec prise de prisonniers. Il est à son affaire. Le 8 octobre 1792, avec 25 chasseurs, il défait devant Verdun un groupe de 300 cavaliers. Le 10, il prend, avec quelques braves, à Etain, 40 voitures avec bagages et, poursuivant, il surprend encore à Spincourt, bien que deux fois blessé, des unités ennemies se repliant sur Longwy. Le 12 novembre, il entreprend un raid, mettant l'ennemi en panique. Il se retrouve à Warden, en Sarre, loin en avant du gros de l'Armée française. Il est fait capitaine le 1<sup>er</sup> mai 1793.

Les missions difficiles lui reviennent. En juin 1793, un coup de main audacieux l'amène loin derrière les lignes ennemies à Anweiler, au Palatinat. Il en ramène 200 voitures de ravitaillement, sans avoir perdu un seul homme. Il se retrouve, dès le 27 juillet 1793, chef d'escadron et, en tant que tel, s'avance jusqu'à Mayence, de manière irrésistible.

L'année 1794 se poursuit en combats le long du Rhin. En 1795, il sert sous les ordres de Pichegru, patron des armées du Rhin et de la Moselle.

Dans ce cadre, il passe le Rhin pour occuper Mannheim, se trouvant alors douloureusement opposé à son frère aîné, Charles, qui avait suivi Condé en son émigration pour se battre du côté ennemi. Prisonnier, Charles retourne à son bord et, repris, il est envoyé en Amérique.

Pour s'en distinguer, Michel francise alors son nom qui devient Ordener.

Transféré à l'Armée des Alpes, sous les ordres de Kellermann, il poursuit sa gloire.

Sous la haute autorité de Napoléon, il contribue en 17 jours à la capitulation des Italiens et à l'attaque de 16 000 autrichiens retranchés derrière le pont de Lodi sur l'Adda. Massena décide de contourner la position et bat le 10 mai 1796 les autrichiens qui s'enfuient.

Ce contournement est l'affaire d'Ordener qui, prenant les Autrichiens à revers, permet au gros français de prendre ledit pont.

Il poursuit à Crema, à Pizzigheto et à Borghetto, Napoléon est vainqueur, il occupe la Lombardie et entre à Milan. Ordener est ensuite aux affaires de Castiglione, d'Arcole, de Solferino et de Rivoli. En février 1797, il est à Mantone,

## LE GÉNÉRAL ORDENER

toujours en avant-garde. Chef de brigade, il prend le commandement du 10<sup>e</sup> régiment de Chasseurs.

Le 13 mars 1797, il récidive à Lodi en passant la Piave avec 100 cavaliers pour une nouvelle fois prendre à revers les Autrichiens, qui s'étaient ressaisis, en leur Quartier Général de Longarone. La surprise est complète. Quelques jours plus tard, en difficulté, Massena fait encore appel à Ordener pour rétablir la situation. Ce fut à Tarvis. Il poursuit l'ennemi en déroute jusqu'en Autriche ; mais son régiment tombe dans une embuscade, risquant de le mettre en déroute. S'en rendant compte, le Chef barre un pont et oblige ses hommes à prendre le combat et ainsi permettre à l'infanterie française de rétablir la situation.

Cette campagne se termine le 17 octobre 1797 par le traité de Campo Formio, aux termes duquel la France entre en possession de la Belgique et de la Lombardie, Venise devenant autrichienne.

Notre Mosellan s'est avéré, en ces campagnes, soldat valeureux, chef intrépide et surtout promoteur de nouvelles charges de cavalerie. Napoléon lui exprime à différentes reprises sa gratitude.

Dans les mémoires de sa vie (1799), Georges Sand décrit Ordener : « Il s'agit d'un allemand (j'atténue d'un germanophone), très brave, il a 40 ans, il est grand, fort, sérieux, terrible en combat, excellent meneur d'hommes, imprégné de son métier, connaissant l'histoire et la géographie. Dès l'abord, il apparaît Capitaine de brigands ». La dernière appréciation est peu élogieuse, mais en fait, tous ses pairs n'étaient-ils pas tous de ce genre. Et cela est compréhensible pour des hommes en perpétuelle campagne, délaissant leur famille pour ne se consacrer qu'à la guerre et à leur empereur. Dans les salons, il est vrai, il n'était pas à son aise. Meneval le dit bourru et sincère, d'une moralité exemplaire, toujours respectueux des règlements.

Reste l'Angleterre. Le 10<sup>e</sup> régiment de Chasseurs est intégré à l'armée masquée devant la côte nord. Mais se ravisant, sentant la difficulté, Napoléon entreprend la campagne d'Egypte pour interrompre le trafic anglais vers l'Inde. Ordener n'est pas de la partie. Il ne verra pas les Pyramides. Il parcourt différentes garnisons de France et d'Allemagne pour se trouver en dernier à Haguenau. Les troubles reprenant, Napoléon s'en prend au pape. Ordener est affecté à l'Armée du Danube commandée par Jourdan, chargés de faire face à la coalition austro-italo-russe, commandée par le Général Souvarov. Ce stratège, à la tête d'une forte armée, fait reculer les Français ; notre Mosellan assure l'arrière-garde avec succès, mais au détriment de son régiment (réduit à 400 soldats) et de sa personne. Il devient sourd. Cette surdité ne l'empêche pas de sauver Massena, en retenant les Autrichiens à Einsiedeln, pratiquement seul, en attendant des renforts. Il est blessé à 5 reprises. A peine remis, il aide, en septembre 1799, son chef à gagner la bataille de Zürich. Notre héros y brille encore.

Quelques jours plus tard, nouvelle victoire sur le lac de Constance contre les russes de Korsakow. La troupe d'Ordener fait encore merveille en capturant 700 ennemis dont un général et 7 officiers ainsi qu'un drapeau.

## LE GÉNÉRAL ORDENER

Revenu d'Égypte, Napoléon est proclamé Consul. L'offensive reprend jusqu'à Munich. Ordener prend Landshut avec 75 hommes. Hohenlinden est le couronnement de cette campagne qui conduit au traité de Lunéville en 1801.

Cette trêve permet au premier Consul d'entreprendre de nombreuses réformes. Il crée l'Ordre de la Légion d'honneur. Notre naborien ou spitalois en est un des premiers dignitaires.

L'acte le nommant, fait ressortir ses états de services, qui se résument en chiffres : 11 blessures, 5 chevaux tués sous lui, 7 drapeaux, 20 canons, 400 voitures, 2 400 chevaux pris et 6 000 prisonniers faits. Le document poursuit : « Nous certifions les nombreux hauts faits du citoyen Ordener, son brillant courage et sa compétence à la tête de ses chasseurs faisant d'eux des héros. »

Ce diplôme témoigne de son talent militaire et de ses vertus.

Il prend la tête du régiment des Grenadiers de la Garde et organise la Cavalerie de la Garde. Il choisit ses soldats, les plus valeureux.

Leur intrépidité se manifeste en toutes circonstances et notamment au dernier combat de Waterloo, fidèles à la devise « La garde meurt et ne se rend pas ».

Il reste le chef de son régiment, bien que nommé en août 1803, général de brigade, son adjoint étant le jeune vice-roi de Naples, dont il est, par ailleurs, le précepteur militaire.

Il se préoccupe également de l'instruction du prince Borghese, beau-frère de l'empereur.

Il est chargé de plusieurs missions en Espagne et au Portugal ; mais il lui revient aussi de procéder à l'arrestation du duc d'Enghien, à la suite de conspiration contre l'empereur. Le prince devait le renverser en menant une troupe rassemblée en pays de Bade. Il se trouvait à Ettenheim. Pourquoi la désignation d'Ordener ? Parce qu'il parlait l'allemand ou en raison de sa témérité ? voire du fait qu'il connaissait ce dignitaire ? la raison n'est pas connue.

Le 11 mars 1804, il est convoqué aux Tuileries pour s'entendre envoyé incognito à Strasbourg, auprès du général, commandant la place, qui avait fait procéder à toutes investigations utiles. De Sélestat, il part avec 300 hommes du 26<sup>e</sup> régiment des Dragons. Il passe le Rhin à Rhinau, à bord de bateaux préparés, se rend à Ettenheim et cerne les résidences du prince et du général Dumouriez.

Ordener se retire alors à Strasbourg ; le Général Caulaincourt prend la relève ; d'autres troupes prenant position au nord et au sud de la susdite ville d'Ettenheim.

Revenu le 13, Ordener donne ordre aux gendarmes de se saisir du duc et de ses papiers. Il était sur le point de partir à la chasse. Il le ramène en France ainsi que 27 Français suspects. A Strasbourg, ils sont pris en charge par Caulaincourt, qui les expédie sur Paris.

## LE GÉNÉRAL ORDENER

Les choses ne traînent pas ; traduit devant le tribunal militaire, le duc est condamné à mort et fusillé à Vincennes, le 20 mars 1804.

Cet acte fait tort à notre compatriote. Grand reproche lui est fait ; mais n'est-il pas au service de son empereur et soldat ? Sachant les complots qui se tramaient, il ne pouvait désobéir. Il se bornait à exécuter l'ordre donné et puis, pouvait-il imaginer la suite capitale ?

Napoléon prend sa défense et, encore en son testament de 1821, le met hors de cause.

Paraît cependant suspecte la cravatte de commandant dans l'ordre de la Légion d'honneur qui lui échoit le 14 juillet 1804.

Tout rentre dans l'ordre, Napoléon se sacrant empereur le 2 décembre 1804.

La guerre couvait à nouveau. 230 000 Autrichiens se massent, mais une prompte mise en route de l'armée française se termine le 2 décembre 1805 par la victoire d'Austerlitz en Moravie.

Le combat fut incertain, mais au bon moment interviennent Rapp et les escadrons de la Garde commandés par Ordener. Sa récompense : le grade de général de division, suivant décret signé à Schönbrunn, le 5 décembre 1805.

Certains détracteurs prétendent qu'il se faisait vieux et qu'il a manqué d'énergie et, pourtant, il avait tué de sa main un général russe ; autre critique, à laquelle il répond que ses coups de sabre sont toujours mortels.

Le 26 février 1806, il est fait commandeur de l'Ordre italien de la Couronne de fer, en raison de son comportement antérieur lors des campagnes d'Italie.

Le 20 mai 1806, le roi de Bavière lui remet l'ordre du Lion du Palatinat, distinction attribuée pour la première fois à un Français.

Au Palais de Saint-Cloud, le 19 mai 1806, Napoléon le nomme Sénateur, lui rendant ainsi hommage ainsi qu'à l'armée.

Ce poste est fort honorifique, mais bien consistant avec un traitement annuel de 25 000 F et un palais avec honneurs militaires, à Paris et en Province, suivant un cérémonial bien précis.

Agé alors de 51 ans, il est fait, le 12 juin 1806, grand écuyer de l'impératrice.

Le 25 octobre 1806, il quitte l'armée active pour s'occuper de ses nouvelles fonctions à la Cour, et évoluer dans ses fastes.

Attaché à l'impératrice, il devait la suivre en ces incessantes pérégrinations en France, à Saint-Cloud, à Rambouillet, à la Malmaison, à Fontainebleau, à Strasbourg, aux bains de Plombières, en Allemagne, en Belgique, en Italie. Des journées bien remplies et non de repos pour le premier fonctionnaire de la Cour.

Il loge au palais impérial, aux frais de l'impératrice et perçoit un traitement de 30 000 F.

Napoléon le préfère à des nobles et entend ainsi le récomposer.

## LE GÉNÉRAL ORDENER

Il n'est cependant pas à son affaire, lui, le dur guerrier, habitué à la troupe. Il ne peut rivaliser avec les nombreux habitués de la Cour, tout à l'aise en ce milieu fringant.

En 1807, l'empereur est au sommet de sa gloire. Il distribue honneurs et titres. Ainsi notre ami devient comte de l'Empire avec donation de biens en Westphalie et en Italie. De ce chef, il détient des titres d'action sur l'Etat. Le titre de comte se transmet et revient au fils le plus âgé. Il a droit à un blason.

Son emploi le met en relation directe avec l'impératrice. Il s'attache au jeune prince héritier. Des liens se tissent entre lui et le prince Eugène, vice-roi d'Italie. Il suffit de lire la correspondance que ce dernier lui adressait. Il l'appelle « mon cher Ordener » qui lui répond non moins amicalement.

Le 26 mars 1807, lui naît une fille, qui prend tout naturellement le prénom de Joséphine Eugénie.

Parallèlement, il se préoccupe de la formation des unités en France.

Le 24 février 1810, il quitte sa charge occupée pendant 4 ans, par suite de la suppression de ce poste.

Le 1<sup>er</sup> mars 1810, il est nommé gouverneur du château de Compiègne. Il habite un logement au château, qu'il partage avec son domicile parisien, en raison de sa charge de sénateur maintenue.

Son premier acte officiel y est de recevoir l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, fille de l'empereur François II et épouse de Napoléon.

A Compiègne, Ordener n'a pas grande occupation.

A la naissance du prince de Rome, le 20 mars 1811, il se sent malade à la réception donnée. Il a 55 ans.

Le 27 août 1811, il reçoit ordre de mettre en état le château pour y recevoir le couple impérial.

Il le reçoit le 29 août et, dans la nuit du 30 août, il décède, malgré les soins donnés.

Son acte de décès est inscrit à la mairie de Compiègne.

Son corps embaumé est ramené à Paris, à son domicile.

Le 4 septembre, le Sénat se réunit au palais du Luxembourg à 11 heures 15. A midi, il se rend au domicile, place du Corps législatif, pour y retrouver la famille, les amis et de nombreuses personnalités civils et militaires. Le corps est porté en l'église Saint-Thomas d'Aquin pour la cérémonie funèbre. A l'issue, le cortège se dirige vers l'église Sainte Geneviève, c'est-à-dire vers le Panthéon. Le maréchal, duc de Dantzig, président du Sénat, y évoque le souvenir du disparu. Puis il est porté en la niche à lui destinée, en ce haut lieu national.

De l'éloge funèbre est à retenir :

« Sa vie donnée à son Pays et à son Prince. Ses mérites, ses vertus. Ordener, né du peuple, s'est voué au métier des armes. Engagé comme simple soldat, il se

## LE GÉNÉRAL ORDENER

hisse aux sommets après de hauts faits sans pareils. Officier de qualité, sa témérité est légendaire sur tous les champs de bataille. Son seul souci : son empereur, qui le lui rend bien. Il est à son service jusqu'à son dernier souffle.

Les mots du duc de Dantzig sont d'un compatriote, puisque celui-ci n'est autre que le maréchal Lefevre, alsacien de Rouffach.

Aux côtés de Marie Walter, sa veuve, leurs fils Michel et Gaston.

A Michel, l'empereur s'adresse comme suit :

« J'ai perdu mon premier officier et un de mes plus chers amis, et vous déplorez un père excellent. Je veux le remplacer. »

Un buste en marbre rappelle sa mémoire dans les couloirs du Luxembourg. Son nom est inscrit à l'Arc de Triomphe.

Il repose donc depuis en ce Panthéon à l'inscription : « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante ».

L'Hôpital, son lieu de naissance, perpétue son souvenir. Une rue porte son nom et une plaque apposée à la mairie évoque cette belle figure.

Ordener eut de son épouse, décédée à Paris, le 3 janvier 1836 :

Michel, né en 1787 à Huningue, décédé en 1862, général et sénateur, père de deux filles, Joséphine Eugénie et Louise Amélie ;

Antoine Gaston, né le 21 janvier 1793 à Huningue, page de l'empereur, le 16 septembre 1807, lieutenant au 7<sup>e</sup> régiment de Cuirassiers blessé à Polotsk et captif à Twer (1812-1815), mort à Waterloo ;

Joséphine Eugénie, née en 1807 à Paris.

Auguste Camille, né en 1809, décédé à Paris en 1883.

Il importait que soit rappelée la mémoire de ce grand Ordener, Français exemplaire, soldat intrépide.

Puisse son souvenir nous encourager à refaire une France à son image.

Pour conclure, signalons que L'Hôpital s'honore par ailleurs du commandant Alexandre Lofi, autre capitaine valeureux des temps modernes, héros de Riva-Bella et d'Ouistreham, en Normandie, un des premiers Français à débarquer, le 6 juin 1944, sur le sol de la Patrie, officier de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, croix de guerre avec trois citations à l'ordre de l'armée, commandeur de l'Ordre National du Mérite et titulaire de la Military Cross.